

# La fraternité, entre utopie et réalité

Conférence de Mgr Hubert Herbreteau, évêque d'Agen

Texte du secrétariat de Mgr Herbreteau (\*)

Lecture en 14 min.

La décision d'écrire un livre sur la fraternité s'est imposée à moi autour des années 1990-1995. Un prêtre ami venait de publier un ouvrage très documenté sur la présence du mot « fraternité » chez les Pères de l'Église (b). Il faisait l'hypothèse que, parmi les désignations concernant l'Église, celle de fraternité était majeure et qu'il y serait utile d'en découvrir sa pertinence pour aujourd'hui.

Depuis, je suis resté attentif à cette notion de fraternité et j'ai constaté qu'elle devenait très prépondérante dans les discours des politiques et dans les réflexions des humanitaires. C'est un fait, la fraternité connaît un incontestable regain d'intérêt dans la société française. Beaucoup d'associations d'ordre éducatif ou culturel s'en réclament. Des écrits et des conférences lui sont consacrés. Secouée comme la société tout entière et la plupart des institutions par des turbulences inédites, l'Église elle-même la présente comme une nécessité. Comme si l'avenir du monde en dépendait.

Lorsque j'ai présenté mon projet à mon éditeur, sa première réaction fut un peu négative : « Parler de fraternité aujourd'hui, n'est-ce pas un peu ringard ? ». Par ailleurs, un ami à qui je confiais ce projet m'a répondu : « Tu peux le faire ! Mais parler de fraternité n'est-ce pas oublier la dure réalité du monde ? Dans une société tentée de perdre espoir et peu rassurée face à l'avenir, n'est-ce pas se bercer d'illusions et contribuer à quitter les lieux de l'engagement et du combat ? ».

### **Pourquoi écrire sur la fraternité ?**

Avec détermination, j'ai cependant continué à travailler sur cette notion de fraternité qui apparaît aujourd'hui pertinente pour penser la vie en société. J'ai alors essayé de trouver les raisons qui m'ont conduit à écrire sur un tel sujet. Cinq raisons principales sont apparues au fil de mes recherches.

#### *Une utopie mobilisatrice dans un contexte de crise*

Étonné devant le succès actuel de la notion de fraternité, je me suis posé de nombreuses questions. Pourquoi la fraternité réunit-elle autant de détracteurs que de partisans ? Certains pensent, en effet, que c'est un mot commode pour développer un consensus mou, atténuer les conflits, contourner les vrais problèmes. D'autres ajoutent que cette notion fait partie du domaine superficiel et sans consistance des émotions collectives et médiatiques. D'autres, au contraire, se veulent héritiers fidèles du siècle des Lumières et soucieux de tenir ensemble les trois termes de la devise républicaine.

La situation de crise économique et financière que connaît la planète entière est aussi une crise culturelle et morale. L'être humain n'est pas qu'un consommateur ou une machine à produire des biens. Une opportunité se présente alors : la crise est certes une épreuve douloureuse, mais elle est aussi l'occasion de poser les questions fondamentales : qu'est-ce qu'une vie humaine ? Pourquoi vit-on ? Quel type de société peut apporter à tous le bonheur ? Si les relations entre les personnes et les groupes, entre les états et les continents ne sont vécues qu'en termes de concurrence, de rivalité, de domination ou de profit, quelle humanité prépare-t-on pour les générations futures ? La fraternité ne

pourrait-elle pas devenir alors le sursaut qui permet de dépasser la crise de civilisation actuelle ? Le choix qui s'impose est alors celui-ci : accepter avec fatalisme un monde fratricide ou développer une fraternité capable de fonder la solidarité et le partage.

Ma réponse à ces questions se résume dans une conviction profonde : la fraternité est l'utopie mobilisatrice capable de donner sens à nos destins individuels et collectifs, l'utopie créatrice qui permettra de sortir d'une vision unique du monde basée sur des circuits financiers ayant comme seul objectif l'augmentation du taux de rentabilité, la spéculation, les paradis fiscaux et l'apologie de la richesse.

### *Une donnée anthropologique*

À cette raison liée au contexte social s'ajoute une autre raison plus anthropologique. Dans une société qui donne priorité à l'individu sur le collectif, chacun est tenu d'organiser et de mener son existence avec ses compétences propres. Il n'a pas d'autres moyens que de puiser dans ses ressources personnelles. Jusqu'à l'épuisement parfois. Alors que la mondialisation oblige à vivre dans l'interdépendance, on assiste dans le même temps à un repli sur l'individu. La fraternité n'est peut-être pas la solution pour résoudre ce paradoxe, mais elle révèle sans doute une dimension incontournable de l'humanité : l'homme est un être de relation. Il ne peut vivre que dans un réseau d'entraide, de sollicitude et de confiance envers les autres.

En un certain sens, la fraternité est une donnée de départ incontournable, constitutive de notre vie humaine. Alors que l'on choisit ses amis et que l'on a des amis privilégiés, que l'on établit des solidarités avec tel ou tel, la fraternité est le socle sur lequel se construit toute société. On ne peut pas ne pas être frères et sœurs les uns des autres. Pour étayer cette affirmation d'ordre anthropologique, j'ai éprouvé le besoin d'approfondir mon propos en trois directions : la psychologie, les mythes anciens et les récits bibliques, la philosophie.

Spontanément, on fait le rapprochement entre la notion de fratrie et celle de fraternité, entre les liens du sang et la fraternité universelle. Ce qui conduit à dire dans le langage courant au sujet d'un proche, d'un voisin qu'il est « mon semblable, mon frère ! ». Or, s'il est vrai que tout homme est mon frère en humanité, ce n'est pas d'abord du côté de la ressemblance qu'il faut fonder la fraternité mais plutôt du côté du dissemblable. Déjà, dans une même famille, chacun est unique et prend des chemins d'existence fort différents. Les contes pour enfants le disent abondamment.

Regardons rapidement du côté de la psychanalyse ! Lacan prend appui sur saint Augustin pour mettre en relation fraternité et ségrégation. Il renvoie pour cela à l'observation de saint Augustin dans *Les Confessions*. Celui-ci décrit le sentiment de jalousie de l'enfant qui voit son frère téter au sein de sa nourrice : « Dira-t-on que c'est innocence, lorsque la source de lait coule si abondamment, de ne point admettre au partage un frère dénué de tout et qui ne peut soutenir sa vie que par cet aliment ? (1) ». Pour Lacan, la jalousie infantile tient le premier rôle dans l'apprentissage de la sociabilité. Ici, on est dans la logique du « semblable, mon frère », mais avec l'intrusion et la rivalité de l'autre commence la fraternité. Dans *L'Envers de la psychanalyse*, il a pu dire : « Je ne connais qu'une seule origine de la fraternité, c'est la ségrégation » (2).

Certes, la ségrégation fait entrer dans une logique de *ghetto*. L'observation de saint Augustin permet de déduire que l'isolement, le particularisme familial, sont, dès l'origine, cause de toute ségrégation. Mais à partir d'elle s'effectue la distinction de Lacan entre le semblable et le prochain. Au-delà de ses différences, le prochain est le même que moi, c'est-à-dire le « toi-même » désigné dans le commandement : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même ». Le « prochain » n'est pas un « proche », un voisin que l'on connaît et côtoie chaque jour. C'est un anonyme à qui l'on doit manifester de la sollicitude. On n'y est pas préparé. C'est inattendu et l'expression « ton prochain » le considère comme « mien » alors que je ne le connais pas.

### *L'approche biblique*

La troisième raison qui s'est imposée au moment de l'écriture de mon ouvrage, c'est de constater que la fraternité s'enracine profondément dans l'histoire des civilisations. C'est ce dont témoignent les récits mythiques et bibliques, eux aussi très riches d'enseignement anthropologique. L'originalité de la Bible est d'apporter une réflexion avant tout religieuse.

Selon les premiers chapitres de la Genèse, l'être humain, depuis l'histoire d'Adam et Ève, s'est enfermé dans le mensonge et cela va enclencher la violence. Au mensonge de l'homme devant Dieu succède la violence de l'homme face à son semblable. C'est ce que raconte le récit de Caïn et Abel. À la question centrale posée à Adam : « Où es-tu ? » (Gn 3, 9) fait place la question : « Où est ton frère ? » (Gn 4, 9). Commence donc ici une réflexion sur la fraternité. En effet, c'est parce que l'homme a nié la différence vis-à-vis de Dieu qu'il ne peut faire droit à la différence avec son frère. Pierre Gisel, théologien protestant, pose ainsi la question de la fraternité, à partir de ce récit : « Les différences entre les hommes ne sont pas à nier, à réduire, ou simplement à dissoudre, mais à organiser. La différence est condition de vie. Pour chacun et pour tous. La foi biblique ne débouche pas sur l'égalitarisme. Organiser les différences, et instituer ainsi un monde juste, telle est donc la vocation. Mais le texte m'apprend que ceci n'est possible que si l'on reconnaît, au préalable, la différence entre l'homme et Dieu. Sans ce passage obligé, l'effort de l'homme débouche toujours, malgré qu'il en ait et en dépit de ses meilleures intentions, dans une affirmation totalitaire » (3).

Le récit de Caïn et Abel est un récit de commencement au sens où il dit comment commencent aujourd'hui la haine, la guerre, comment on en arrive au meurtre. Que les auteurs bibliques aient placé « au commencement » cette histoire de fratricide n'est pas anodin. Ce n'est pas une simple histoire de famille. Il s'agit d'une histoire dans laquelle toute l'humanité trouve le reflet ou l'écho de ce qu'elle est et de ce qu'elle redoute. Cette histoire relève de l'expérience commune.

Chacun peut se reconnaître en Caïn. « Tuer quelqu'un, c'est chaque fois tomber dans le commencement comme on tombe dans l'oubli. Oubli de ce qui a eu lieu et qui est devant nous » (4). Ce qui est devant nous, c'est la fraternité. Celle-ci est toujours à faire.

On peut s'étonner de l'attitude de Dieu qui tourne son regard vers Abel et détourne son regard de Caïn. Dieu se tourne vers celui qui est « moins que rien », vers le rejeté, le méprisé. Caïn est irrité et il y a de quoi. Il est à la fois dépité par Dieu et en colère contre son frère.

À travers l'interpellation « Où est ton frère ? », il faut peut-être voir ici une nouvelle occasion donnée à Caïn de parler, de s'expliquer, de se reconnaître responsable, en assumant sa faute. La réponse de Caïn est éloquente : « Je ne sais... Suis-je le gardien de mon frère ? » Caïn était chargé de cultiver le sol, mais pas de garder son frère ? C'est Abel qui était chargé de garder le troupeau. Plus que de la dérobade, Caïn accuse : Dieu n'est-il coupable par son silence ? N'est-il pas le vrai gardien ? Et les parents, où sont-ils ?

« La responsabilité de chacun envers l'autre ne peut avoir lieu une fois pour toutes. Le commencement de l'humain n'est pas derrière nous. Être gardien de son frère, n'est-ce pas plutôt comprendre que ce commencement est devant nous, jamais atteint tout à fait, au bord de l'accomplissement, comme ce qui reste à faire au-delà » (5).

### *La devise républicaine*

Une quatrième raison a présidé à l'écriture de ce livre : c'est la place qu'elle occupe dans la devise républicaine. Alors que les notions de liberté et d'égalité conduisent à des mesures juridiques sur les droits et les devoirs de tout citoyen, la fraternité est d'un tout autre ordre. C'est elle qui fonde en quelque sorte les deux autres. Edgar Morin l'exprime parfaitement : « La liberté, on peut l'instituer. L'égalité, on peut l'imposer. Mais la

fraternité, non. Elle ne peut venir que d'un sentiment vécu de solidarité et de responsabilité. Et pourtant, la fraternité est ce qui fait tenir le triptyque. La liberté seule tue l'égalité ; l'égalité imposée en principe unique tue la liberté. Seule la fraternité permet de maintenir la liberté tout en luttant contre les inégalités. [...] Nous avons soif, dans notre esprit, dans notre âme, dans notre corps, d'une autre façon de vivre. La potentialité de fraternité sommeille en nous. Comment la réveiller ? C'est une autre histoire » (6).

Pourquoi la fraternité retrouve-t-elle des couleurs après avoir été considérée comme ringarde ? Je constate qu'en 2009, le médiologue Régis Debray, a écrit un livre à ce sujet pour, dit-il « sortir de la naphthaline » le troisième terme de la devise républicaine. Selon lui cette « vieille cousine que l'on n'invite plus à danser » ouvre au domaine du sacré (c).

Ce n'est pas un sacré tombé du ciel, mais, selon lui, c'est une sorte de religion civile qui ouvre à la prise de conscience que tout être humain demande respect, bienveillance, protection. Luc Ferry, philosophe humaniste et agnostique, indiquait quelques années avant Régis Debray, quatre domaines où se réalise l'ouverture à une transcendance : la bioéthique, l'humanitaire, le sentiment amoureux, la recherche du beau. Alors que certains font le diagnostic selon lequel on assisterait à une érosion des transcendances, Luc Ferry fait le constat suivant : « Tout indique, au contraire, que des transcendances se reconstituent, d'abord dans la sphère des sentiments individuels, mais, sans doute, bien au-delà d'elle, à travers la prise en considération de l'humanité dans son ensemble » (7).

Concrètement, cela signifie, par exemple, que les recherches scientifiques en tous domaines doivent garder une préoccupation éthique. Lorsqu'elles touchent à l'humanité (biologie, environnement, nourriture, communication, etc.), elles ne doivent pas profaner (en latin *profanum*, devant le temple) l'être humain qui est sacré. Luc Ferry parle de la « sanctuarisation, de la sacralisation d'un corps humain qui ne saurait être livré sans protection aux pouvoirs de la technoscience » (8).

Cela signifie aussi que l'économie, à elle seule, ne peut pas créer une communauté humaine. Certes, elle est nécessaire, mais lorsqu'elle fait de l'homme un producteur irraisonné et un consommateur effréné, elle met en péril le vivre ensemble.

### *La charge épiscopale*

Enfin, cinquième raison, j'ai écrit ce livre pour répondre à une interrogation qui découle de ma responsabilité actuelle, de ma charge épiscopale. Je constate en effet que l'Église a eu parfois du mal, au cours de son histoire, à traduire dans les faits cette conviction si forte et si belle. Pourquoi la fraternité selon l'Évangile n'a-t-elle pas pu se concrétiser dans la vie quotidienne des hommes ? Ne soyons pas injustes ! L'Église restera un témoin majeur de la fraternité universelle des hommes, mais au plan pratique, on est bien obligé de constater que cette idée de fraternité a souvent été prônée par des personnes en dehors de l'Église. Les théoriciens révolutionnaires, les francs-maçons, les philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle, des politiques comme Léon Bourgeois ou Jaurès, des écrivains comme Voltaire ou Zola ont utilisé abondamment ce concept de fraternité.

Ma réflexion prend appui sur mon expérience pastorale d'évêque d'Agen depuis quatre ans. Je fais souvent référence au Lot-et-Garonne. Vivre la fraternité, c'est être pasteur selon le Cœur de Jésus. Chaque jour, je rencontre des personnes, je découvre de nouveaux visages mais aussi un département et ses paysages magnifiques. Parcourir de long en large mon diocèse me remplit de bonheur. Et la question surgit en permanence : que vivent les gens d'ici ? Qu'est-ce que je perçois de leur humanité ? Quelles sont leurs attentes ? Comment croient-ils au bonheur ? Quelle est leur espérance ?

Dans ce que je fais et découvre, je suis amené à vivre ma charge épiscopale en contemplant le Christ serviteur. L'hymne qui acclame le Christ Jésus comme serviteur, obéissant jusqu'à la mort en croix (Ph 2, 6-8) met en évidence ce qu'est tout ministère dans l'Église. Il s'agit d'être serviteur du Seigneur Jésus. Pour un évêque, comme pour tout chrétien, il n'y a pas de fraternité authentique sans cette conviction première !

Vivre la fraternité, c'est vivre avec la passion d'un pasteur. Dans son livre sur l'unité de l'Église auquel j'ai fait référence précédemment, Cyprien de Carthage exprime sa souffrance de pasteur. L'Église du Christ est comme une tunique déchirée par des conflits internes. Ceux-ci ont été provoqués par des personnes qui ne cherchent pas la vérité de la foi. Cyprien exhorte : « Le Christ nous a donné la paix, il nous a prescrit d'être unis et en parfait accord, il nous a commandé de ne faire subir au pacte d'amour et de la charité ni altération ni violence. On ne peut se prétendre martyr si on n'a pas gardé la charité qui unit les frères » (9).

Cyprien fut un pasteur qui se dépensa sans compter pour préserver la communion de l'Église dont il avait la charge. C'est pour cette raison qu'il insiste tant sur l'autorité de l'évêque et sa paternité : « Voilà l'unité que nous devons tenir et défendre avec fermeté, surtout nous les évêques qui exerçons la présidence dans l'Église, afin d'apporter la preuve que la charge épiscopale elle aussi est une et sans division. Que personne ne trompe la fraternité (*fraternitatem*) par un mensonge, que personne n'altère la vérité de la foi par une perfide trahison » (10).

Fort de l'exhortation de saint Cyprien, être pasteur à la suite du Christ se déploie pour moi selon trois rôles : celui de guide et d'accompagnateur dans la foi ; celui de « rassembleur » toujours attentif à la brebis perdue, à ceux qui sont au seuil de l'Église ou à ceux qui ont pris leur distance par rapport à la communauté chrétienne ; celui de conciliateur et de réconciliateur. La passion de l'évêque est d'être homme de la fraternité. C'est une passion au sens fort de don de soi pour la vie du monde.

### **Les lieux où se vit déjà la fraternité**

Dans mon livre, je décris dans une deuxième partie quatre lieux d'application de la fraternité aujourd'hui : la ville, le sport et la musique, la relation éducative, l'hospitalité (accueil des malades et de l'étranger).

#### *Tisser des liens en ville*

En 2007, l'humanité a franchi un cap historique : pour la première fois, il y a autant de citadins que de ruraux sur la planète. Dans trente ans, les deux tiers de l'humanité vivront dans les villes. Villes où l'on s'entasse, où les injustices sont criantes, où l'on écrase les plus faibles. Villes bruyantes où l'on vit dans l'isolement et l'anonymat. Mais villes qui favorisent les échanges, les solidarités, villes qui proposent des services publics, des enseignements riches et variés.

À l'heure de la mondialisation, humaniser les lieux de vie devient une priorité. Mais, comment créer des liens de fraternité dans les villes d'aujourd'hui ? Quels sont les lieux qui favorisent ces liens ? Malgré les métamorphoses qu'elles ont subies au cours des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, les villes possèdent « une forme », selon l'expression heureuse de Julien Gracq, à propos de Nantes. Quels sont les points difficiles auxquels sont confrontés les politiques, les architectes et les urbanistes ? Tout citoyen peut mieux habiter sa ville pour en faire un espace de fraternité. Quant à l'Église, à quels aspects doit-elle porter attention pour que l'Évangile soit vraiment un message entendu par les citadins ? Alors que la paroisse rurale et urbaine a joué un rôle important, au cours des siècles, pour favoriser des liens sociaux d'entraide et de solidarité, qu'en est-il aujourd'hui au cœur des villes ?

#### *Le sport et la musique*

Le monde occidental, depuis la Seconde Guerre mondiale connaît de profonds changements liés à la « civilisation des loisirs ». À ce sujet, Claudine Haroche, anthropologue, chercheuse au CNRS, se demande si les habitants de la planète ne sont pas entrés dans « une nouvelle ère de la condition sensible » (11). Ainsi le fait d'être connecté en permanence, d'être confronté à un flots d'informations entraîne un

bouleversement dans la manière de ressentir et d'agir. Alors que les gens vivaient sous le mode de l'alternance entre mobilité et immobilité, aujourd'hui chaque individu est invité à se déplacer dans le monde tout en étant passif face aux flux informationnels permanents. Claudine Haroche appelle cela « une sensation omniprésente et continue de fluidité ». Il est légitime de se demander si la sollicitation intense des sens n'a pas des conséquences négatives. Sentir, équivaut-il désormais à éprouver des sensations éphémères ?

La musique et le sport sont révélateurs de cette fluidité qui traverse la société.

Les pratiques de loisirs favorisent-elles le lien social, participent-elles au rapprochement entre les individus et entre les pays du monde ? Dans une économie toujours plus libérale, le sport et la musique peuvent apporter un nouvel art de vivre dans lequel le bonheur de partager ensemble des émotions serait prioritaire. Plus profondément encore, ils sont facteurs de métissage culturel, de paix et de fraternité.

### *La pratique éducative*

Parmi les lieux où l'on peut s'exercer à la fraternité, il en est un qui revêt une grande importance, c'est l'éducation des enfants et des jeunes. L'expression « s'exercer à la fraternité » peut étonner, mais elle est choisie à dessein. Les exercices font partie, en effet, des apprentissages premiers que ce soit dans une classe d'élèves, en famille, ou dans un club sportif. La répétition des mêmes gestes, des mêmes postures et des mêmes mécanismes mentaux sont indispensables. Bien entendu l'éducateur fait en sorte que les exercices soient de plus en plus complexes. La motivation, la précision, l'attention et la mémoire sont sollicitées en permanence.

Peut-on s'exercer à la fraternité ? Dans toute éducation, l'objectif n'est pas seulement de transmettre des savoirs et des techniques mais aussi des attitudes, une qualité d'être, une manière de vivre. La fraternité s'apprend grâce à des situations pédagogiques tout particulièrement élaborées pour cela. Au quotidien, la fraternité se construit par l'obéissance aux règles élémentaires de politesse, par le combat contre les préjugés, par l'ouverture aux autres. Par ailleurs, le « devoir de mémoire » au sujet des atrocités du passé est également un élément qui éveille à la fraternité entre les peuples. Ainsi, il n'est pas faux de dire que la fraternité fait partie des acquisitions de base permettant le vivre ensemble.

### *L'hospitalité*

Cette pratique ancienne semble parfois en voie de disparition mais elle reste essentielle pour la préservation du lien social. C'est une façon de se situer à contre-courant de la société qui exige que l'on soit productif, opérationnel et efficace. Or, visiter quelqu'un suppose la disponibilité et la gratuité. On prend rendez-vous ou bien on accueille quelqu'un à l'improviste et commence alors le plaisir de la rencontre, des bavardages et du repas partagé. Bien plus, une visite peut changer considérablement l'existence. Se laisser atteindre par les paroles, les attitudes, le visage et la présence d'autrui, tout cela constitue une manière de construire concrètement la fraternité.

L'hospitalité, comme d'autres pratiques sociales, intéresse et mobilise l'Église. Fortement impliquée dans l'accueil et l'écoute, la visite aux malades et l'accompagnement des personnes en détresse, elle contribue à promouvoir cette fraternité authentique qui n'a rien à voir avec le sentimentalisme et les émotions médiatiques. Les chrétiens sont présents dans des actions souvent modestes, quasi invisibles, et pourtant d'une grande utilité sociale.

### **Conclusion**

Pour parler de l'Église, les expressions sont multiples. Le concile Vatican II a mis en valeur des termes comme Peuple de Dieu, Corps du Christ, Temple de l'Esprit. Moins connue

est la désignation de l'Église comme fraternité. Les textes conciliaires l'emploient pourtant vingt-six fois en lui donnant différentes significations.

Les textes du Concile désignant l'Église comme une fraternité sont traversés par deux points de vue complémentaires. Le premier est centré sur l'Église. La fraternité apparaît comme la dimension profonde de l'Église à qui tout le reste est référé. L'ecclésiologie du Concile renvoie à l'égalité des baptisés devant Dieu et insiste sur la communion et sur ce qui unit en comparaison de ce qui différencie. Le second point de vue ouvre l'idéal de fraternité au monde entier. L'Église n'a pas son origine en elle-même. Elle est signe de la fraternité universelle parce qu'elle trouve sens dans le Christ. Ce deuxième point de vue, christologique, est particulièrement souligné (5 fois sur 17) dans la constitution *Gaudium et spes*.

Dans son encyclique *Caritas in veritate*, Benoît XVI affirme de la même manière : « Le grand défi qui se présente à nous, qui ressort des problématiques du développement en cette période de mondialisation et qui est rendu encore plus pressant par la crise économique et financière, est celui de montrer, au niveau de la pensée comme des comportements, que non seulement les principes traditionnels de l'éthique sociale, tels que la transparence, l'honnêteté et la responsabilité, ne peuvent être négligés ou sous-évalués, mais aussi que dans les relations marchandes le principe de gratuité et la logique du don, comme expression de la fraternité, peuvent et doivent trouver leur place à l'intérieur de l'activité économique normale. C'est une exigence de l'homme de ce temps, mais aussi une exigence de la raison économique elle-même. C'est une exigence conjointe de la charité et de la vérité » (n. 36) (d).

(\*) Notes (a) à (d) de La DC.

(a) Éd. de l'Atelier, 2009, 18 Euros. Voir p. 348.

(b) M. Dujarier, *L'Église-fraternité 1. Les origines de l'expression « adelphotès fraternitas » aux 3 premiers siècles de l'Église*, Cerf, 1991.

(1) *Saint Augustin, Les Confessions, Livre 1, VII*, Garnier Flammarion, 1964, p. 22.

(2) J. Lacan, *Séminaire XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 132.

(3) Pierre Gisel, *La Création*, Genève, Labor et Fides, 1980, p. 56.

(4) Frédéric Boyer, *Caïn*, coll. « Figures mythiques », Paris, Éditions Autrement, 1997, p. 104.

(5) Frédéric Boyer, *op. cit.* p. 103.

(6) Edgar Morin, dans *Télérama* n. 2929, 1er mars 2006, p. 14.

(c) *Le moment fraternité*, de Régis Debray, Gallimard 2009, 21 Euros.

(7) Luc Ferry, *L'homme-Dieu ou le sens de la vie*, Paris, Grasset, 1996, p. 164.

(8) Luc Ferry, *op. cit.* p. 166.

(9) Cyprien de Carthage, *L'Unité de l'Église*, Cerf, 2006 : chap. 14, p. 215.

(10) Cyprien de Carthage, *op. cit.* chap. 5, p. 185.

(11) Claudine Haroche, *L'Avenir du sensible. Les sens et les sentiments en questions*, Paris PUF, 2008.

(d) DC 2009, n. 2429, p. 770.